



ALESSANDRO
VANOLI
HISTOIRE
de la
MER

PASSÉS/COMPOSÉS

Histoire de la mer

Alessandro Vanoli

Histoire de la mer

Traduit de l'italien par Johan-Frédéric Hel Guedj

PASSÉS / COMPOSÉS

Copyright © 2022, Gius. Laterza & Figli, All rights reserved

ISBN : 979-1-0404-0399-9

Dépôt légal - 1^{re} édition : 2024, août

© Passés composés / Humensis, 2024

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris Cedex 14

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

*À Predrag Matvejević et Folco Quilici.
Pour les journées parcourues, pour les rêves.*

Sommaire

Partie I. Géologie.....	11
Partie II. Milieux.....	35
Partie III. Quand l'homme rencontra la mer	49
Partie IV. Commerce, guerres et richesses de la mer	129
Partie V. La conquête de la mer.....	247
Partie VI. La possession de la mer.....	397
Partie VII. La mer redécouverte.....	453
Partie VIII. La mer menacée.....	479
À la fin du voyage.....	493

PARTIE I

Géologie

ORIGINES

Au commencement.

Il me semble que c'est ainsi que devrait débiter une histoire de la mer.

Au commencement, il y avait l'eau. Mais pas telle que vous vous l'imaginez.

Au commencement, il y avait une eau sombre, nauséabonde, secouée de vagues gigantesques. Devant elle, une côte montagneuse chargée de nuages et, au loin, des volcans en feu. Et le ciel était rouge, incendié d'éclairs jaunes sous une pluie de cendres épaisse et monotone, écrasé par la silhouette imposante, immense et enflammée de la Lune.

La Terre devait ressembler à quelque chose de ce genre, voici quatre milliards d'années : il n'y avait encore rien de respirable, rien de buvable, et pourtant la mer était déjà là.

La chose n'est nullement évidente, et cela mérite de se poser la première question qui compte : comment toute cette eau acide et pleine de substances toxiques était-elle arrivée sur Terre ?

D'emblée, nous allons effectuer un grand bond en arrière. Jusqu'à un moment originel encore plus lointain.

Nous voici presque un milliard d'années plus tôt, dans la branche secondaire d'une immense galaxie en forme de spirale. Une masse de gaz et de poussière avait alors entamé sa densification. Des résidus d'étoiles qui étaient désormais déjà mortes : surtout de l'hydrogène et de l'hélium, mais aussi du carbone, de l'azote, de l'oxygène, de la silice et quantité d'autres éléments. Un grand nuage s'effondrait sous la force de sa propre gravité, faisant naître en son centre une étoile, et autour de cette dernière une danse de matière en rotation, au milieu de laquelle on distinguait déjà d'autres centres d'agrégation de plus petites dimensions. C'était en quelque sorte comme si une réplique miniature de la galaxie proprement dite avait commencé de se former à l'intérieur de cette immense galaxie en spirale : les débuts encore incertains de ce qui deviendrait un jour notre système solaire.

Parmi ces noyaux qui s'agrégeaient autour de l'étoile, se trouvait la Terre. Bien plus loin encore, voici quatre milliards et demi d'années, c'était déjà devenu un chaudron bouillonnant de roche en fusion, en orbite autour d'un Soleil à peine né. Dans un espace encore tellement saturé de matière qu'il était continuellement pris pour cible par une pluie serrée de roches et de comètes, quand il ne s'agissait pas même de « demi-planètes ». Comme celle qui, un jour de ces temps primordiaux, finit par entrer en collision avec la Terre. Leur union dévastatrice projeta dans l'espace toutes sortes de débris et de résidus. Leur quantité était telle qu'ils donnèrent naissance à un nouveau corps céleste, la Lune.

Ensuite, quelques millions d'années supplémentaires s'écoulèrent. Et dans cette sphère de magma qu'était encore la Terre, toutes sortes d'éléments entraient en fusion, non sans préserver un ordre physique et chimique bien précis : les matériaux les plus lourds, riches en métaux, descendaient vers le noyau ; les moins denses remontaient vers la surface. L'ensemble de ce processus prit un temps démesuré, mais au bout du compte, il y a quatre milliards d'années, la Terre avait acquis sa croûte primitive. Et, chose encore plus stupéfiante, cette croûte était cernée par les eaux. Par le premier océan du monde.

C'est ainsi que nous nous trouvons à la surface d'une planète encore étrangère et hostile : on n'y trouve évidemment pas d'oxygène, rien d'autre que des gaz toxiques, comme le monoxyde et le dioxyde de carbone, et probablement du méthane. Le ciel est étrange, redoutable à bien des égards : dominé par une Lune immense, encore incendiée de lave et très proche de la Terre. Un ciel où tout file à une vitesse folle : à intervalles de six heures l'aube se lève, toutes les six heures le soleil se couche. Tout autour c'est la collision des corps en chute libre dans l'espace, les violentes secousses des tremblements de terre et des éruptions. Au milieu d'un tel enfer, l'idée d'un océan semble incroyable. Et pourtant, cet océan est déjà là.

Revenons alors sur notre interrogation initiale : comment l'eau est-elle arrivée là ? La réponse semble évidente : de l'espace, comme tout le reste, d'ailleurs. De quelle manière, en revanche, c'est ce qui n'est pas du tout clair. Pendant des années, on émit l'hypothèse d'une eau qui serait arrivée là sous un bombardement de météorites et de comètes gelées, au cours de la période où la planète commençait à suffisamment refroidir pour réussir à conserver cette eau. Aujourd'hui certains émettent une autre hypothèse, non dénuée de fondement. Cette eau aurait pu être déjà présente dans les vastes volumes de matière qui s'unirent initialement pour former la planète : d'abord, au cours

de la période plus chaude, libérée sous forme de vapeur ; ensuite, pendant la phase de refroidissement, condensée sous la surface.

Pourtant, la chose véritablement extraordinaire est d'un autre ordre. Si nous pouvions agrandir cette goutte d'eau vide, profonde et silencieuse, nous y verrions à l'œuvre un autre facteur pour le moins inattendu. Il s'agissait de minuscules filaments, comme formés d'une chaîne de petites billes : d'étranges organismes microscopiques unicellulaires similaires à ces formes de vie que nous qualifions de cyanobactéries ou d'algues bleues.

Nous disposons de preuves abondantes de leur présence : leurs fossiles ont été trouvés en Australie et ils remontent à environ 3, 5 milliards d'années. Et grâce à quelques sédiments découverts au Groenland, qui contiennent des accumulations de graphite (c'est-à-dire de carbone, la matière première de la vie), on en est arrivé à la conclusion que leur présence pourrait être nettement antérieure. Au fond, le commencement réside dans ce fait éclatant, et qui nous apparaît d'emblée intimement lié à l'eau : si nous ne savons pas vraiment comment cela s'est passé – peut-être une réaction chimique dans cette soupe primordiale, peut-être un aminoacide arrivé de l'espace –, dans cette mer originelle, il y avait déjà bien de la vie.

LA MESURE DU TEMPS

Quand on examine l'histoire des mers et des océans, il faut avant tout se confronter à un temps qui ne nous appartient pas. Nous sommes des êtres humains, seulement capables de percevoir l'écoulement de notre propre vie et tout au plus de celle des générations qui nous ont précédés. Rien que pour sentir le rythme des grandes civilisations du passé, il nous faut beaucoup d'études et quantité d'efforts. Il suffit d'abandonner l'histoire et de s'aventurer dans l'infini des milliers d'années qui ont marqué notre évolution pour nous apercevoir que tout nous échappe. Cela n'a rien de si étrange : comme un papillon bat des ailes pendant une seule journée sans jamais parvenir à comprendre le cycle de la vie humaine, nous avons bien du mal à vraiment ressentir le cours géologique de notre Terre sur des millions d'années.

À cet égard, il existe un jeu désormais bien connu, devenu un classique de la divulgation scientifique et qui se présente plus ou moins comme ceci : nous procédons comme s'il était possible de condenser l'histoire entière de la Terre, quatre milliards et demi d'années, en une année solaire. À cette échelle temporelle, les bactéries dont nous avons parlé feraient plus ou moins leur apparition au mois de mars ; jusqu'en octobre, il n'y aurait

encore aucune autre forme de vie ; les premiers vertébrés, peut-être des poissons osseux, apparaîtraient seulement vers le 20 novembre ; les dinosaures arriveraient progressivement vers la mi-décembre ; quant à notre évolution tout entière, de l'*Australopithecus* à l'*Homo sapiens*, elle tiendrait dans les dix dernières heures du 31 décembre. Enfin, les temps historiques se réduiraient à rien : les pyramides, l'Empire romain, Léonard et Napoléon défileraient à une vitesse vertigineuse aux dernières secondes d'avant minuit ; et là, sur ce tout dernier photogramme, la coupe de champagne à la main, oui, c'est bien nous.

Ainsi, ayant résolu le problème de notre égocentrisme en le prenant à sa racine, nous tentons de renouer ce récit en donnant à l'histoire des mers sa juste dimension. Une première période interminable, pour commencer : celle que nous venons de rencontrer et qui va de la formation de la Terre à plus ou moins deux milliards et demi d'années avant notre Ère. Les géologues l'appellent l'Archéen, et c'est pour nous l'ère de la première mer inconnue et de ces étranges formes de vie bactérienne primordiales. Puis, pendant environ deux autres milliards d'années, une série de transformations d'une lenteur infinie : nous appelons toute cette seconde période (il vaudrait mieux parler de « très longue période ») le Protérozoïque. Au cours de cette époque géologique, nous assistons à la formation de continents entiers, à la naissance d'algues unicellulaires dans la mer et, vers sa fin, à celle de quelques organismes primitifs unicellulaires. Peu de choses, en somme, mais qui n'en sont pas moins significatives. C'est dans les terres émergées, au contraire, que rien ne change ; ce sont encore des lieux désolés, privés de vie, comparables à un paysage lunaire ou martien ; avec une seule différence importante et imperceptible, par rapport à ce qui précède : le niveau d'oxygène dans l'atmosphère augmente peu à peu.

Vous aurez noté qu'à elles seules, en réalité, ces deux périodes couvrent une bonne partie de l'histoire de la Terre dans sa totalité : deux milliards d'années pour la première, deux autres milliards pour la seconde. C'est assurément un commencement très lent, et qui touche à l'histoire de la vie et des océans ; mais il est également vrai qu'une partie du problème réside dans la maigre connaissance que nous en avons. En histoire, plus on remonte la ligne du temps, plus les traces se font rares et confuses : plus il est difficile, par conséquent, de reconstituer ce passé. En ce qui concerne la géologie - l'histoire de la Terre - c'est la même chose : les indices de ces temps infiniment lointains sont les roches les plus anciennes qui soient parvenues jusqu'à nous, évidemment toujours plus rares à mesure que l'on remonte dans le temps. Quoi qu'il en soit, ces roches nous en disent beaucoup : à travers les fossiles, elles parlent d'une vie qui commence timidement

à se diversifier ; et elles nous montrent de grands changements climatiques, comme les premières glaciations survenues voici des milliards d'années ; elles nous racontent encore la naissance des continents avec leurs vallées et leurs montagnes imposantes et très anciennes.

C'est justement ce dernier aspect, ce mouvement de la Terre, qui sera fondamental dans l'histoire ultérieure des océans. Au point de rendre indispensable d'ouvrir une parenthèse et d'approfondir un peu la question.

LA DANSE DES PLAQUES

Les océans existent en rapport avec les terres qui les définissent. Et cependant, cette idée ne va pas autant de soi qu'il pourrait paraître.

Le point de départ s'inscrit dans une réalité que vous pouvez facilement vérifier par vous-même : il suffit d'observer avec un peu d'attention un planisphère et vous verrez que les contours actuels de l'Afrique et de l'Amérique méridionale s'encastrent très bien, si l'on retirait l'océan Atlantique qui les sépare. À partir de là, en analysant de manière plus détaillée les traces géologiques repérables en Australie, en Inde et en Afrique méridionale, vous pourriez facilement en déduire que, dans le passé, ces continents ne formaient qu'un seul et même ensemble.

Voici à peu près un siècle, les géologues commencèrent à tirer les fruits de ces observations. Les recherches qui s'ensuivirent leur permirent de comprendre qu'une fois au moins au cours de l'histoire de la Terre, tous les continents actuels avaient dû être unis et ne former qu'un seul super-continent. Il restait à comprendre comment ils avaient ensuite réussi à se déplacer. La réponse vint après la Seconde Guerre mondiale, surtout grâce à l'emploi systématique des sonars, ces instruments qui mesuraient avec grande précision la vitesse à laquelle les ondes sonores parcouraient la distance entre le navire à bord duquel ils étaient installés et les fonds marins, ou inversement. Cela réclama des années de travail, mais permit d'établir une carte extrêmement détaillée des profondeurs océaniques. Cette carte montrait avec une grande clarté une série de dorsales et de lignes de fracture qui sillonnaient tout le plancher marin, d'un bout à l'autre de la planète. De là à en déduire un véritable modèle scientifique, il n'y avait plus qu'un pas. De prime abord, on parla de dérive des continents : image imprécise, mais qui eut un effet décisif. Ensuite, la rigueur scientifique prit le dessus, et l'on finit par adopter un nom qui subsiste encore à ce jour : la tectonique des plaques, ou la théorie des plaques, comme l'on voudra.

Synthétisée à l'extrême, la question est la suivante. Bien que cela puisse sembler étrange, personne ne sait vraiment ce que renferme l'intérieur de la Terre. Toutefois, si l'on écarte les grottes, les dinosaures et les champignons géants imaginés par Jules Verne, les scientifiques sont d'accord sur quelques grandes lignes. Si l'on pouvait observer notre planète en coupe, affirment-ils, nous verrions au centre un noyau interne solide, entouré d'un noyau externe composé d'éléments métalliques à l'état liquide, puis un manteau de roches très chaudes et visqueuses ; et, enfin, une croûte externe rocheuse faite de silicates.

Quant à la partie la plus extérieure, composée du manteau et de la croûte en surface, les scientifiques l'appellent la lithosphère (du grec *lithos*, la pierre). Désormais, depuis des milliards d'années (certains soutiennent même que c'est le cas depuis plus de quatre milliards d'années), la lithosphère semblait divisée en une série de plaques, certaines plus grandes, d'autres plus petites, qui se déplacent les unes par rapport aux autres. On serait incité à penser qu'elles le font essentiellement en flottant sur la couche sous-jacente en fusion, mais un géologue sérieux expliquerait que les choses sont un peu plus compliquées : étant donné la chaleur interne, vous exposerait-il, la partie inférieure de la plaque se déforme en se déplaçant par mouvements très lents, plus ou moins comparables à ceux d'un glacier quand il glisse vers l'aval.

Tout est là : ce mouvement façonne la planète depuis toujours, et il est à l'origine de volcans et de séismes, en créant des continents, des chaînes de montagnes et, naturellement, des océans. À l'évidence, nous ne savons rien de ce qui se passe aux prémices les plus éloignées de cette longue histoire, mais quand nous arrivons vers la fin du Protérozoïque, nous parvenons à récolter assez de données pour nous faire une idée de ce qu'était le monde dans ce passé lointain, de l'agencement qu'avaient alors adopté les terres émergées. Et de ce qu'était la mer.

AU TEMPS DES TRILOBITES : LA MER AUTOUR DE GONDWANA

Au cours de cette histoire qui est la nôtre, le temps commence à s'écouler plus vite. Nous ne le mesurons plus en milliards d'années, mais en centaines de millions d'années. Plus la masse de roches et de sédiments augmente, plus celle des fossiles va croissant, plus le récit peut se remplir progressivement de détails. C'est ainsi que nous nous retrouvons voici 540 millions d'années, au début du Paléozoïque, une ère très longue de 300 millions d'années au

cours de laquelle nous verrons la mer se peupler de toutes les formes de vie possibles. Pendant un long segment de cette époque géologique, la majeure partie des terres émergées étaient réunies en un macro-continent, auquel nous avons donné le nom de Gondwana.

Il serait inutile de s'aventurer dans son exploration : à ce stade, il est encore totalement désert, ce n'est rien d'autre que de la roche nue. Ce n'est que dans les régions plus humides que l'on constatera la première vraie différence : des taches, comme si les roches avaient été colorées de peinture verte. Et c'est là le vrai signe du changement : les premières algues ont réussi à coloniser la terre ferme.

Toutefois, à ce moment, la véritable merveille serait de pouvoir nous permettre une immersion, dès le début de cette ère, dans la période que nous appelons le Cambrien, le cas échéant au milieu d'eaux plus chaudes, plus basses et plus proches de l'équateur (à cette époque, dans ces régions, il existe un bloc de terre qui deviendra un jour l'Amérique septentrionale). Un plongeon dans l'eau bleue d'un fond sableux, et nous nous retrouverions entourés de petites créatures : le corps ovale un peu aplati, la partie supérieure recouverte d'une carapace, la tête pourvue d'antennes et le thorax segmenté, subdivisée de plusieurs anneaux et dotée d'un nombre important de petites pattes. Aucune crainte à avoir : vous les connaissez, vous les avez vus partout sous leur forme fossile, ce sont les trilobites. Les appeler de ce nom, c'est encore se cantonner dans un registre trop générique, considérant qu'il en existe des centaines de genres et des milliers d'espèces. De manière générale, il suffira de savoir que ce sont aussi des arthropodes : de lointains parents des araignées, des libellules, des crabes, des crevettes et des bernacles. Et lorsque le sable du fond se redépose sous vos yeux, vous en distinguez quelques types différents : certains ne mesurent que quelques millimètres et nagent par à-coups, d'autres sont plus grands et plus plats, longs de presque dix centimètres, et ils avancent vite en marchant sur le fond marin. Cette mer primordiale grouille d'une variété de vie difficilement imaginable : des algues de toutes sortes, de tailles et de couleurs variées ; et là, au milieu de cette végétation, en plus des trilobites, diverses créatures qui défient l'imagination. Un organisme oblong, doté de cinq yeux et d'un tube extensible semblable à une bouche (*Opabinia*, ainsi que l'appelleront les paléontologues) ; ou encore une sorte de petit ver qui marche sur le plancher de l'océan avec sept paires de pattes, protégé par d'énormes piquants, l'*Hallucigenia*, l'une des créatures les plus étranges et les plus étrangères que les mers de la Terre aient jamais connues.

Ce lieu primordial est si reculé dans le temps qu'il convient de rester toujours prudent face à toute velléité de se l'imaginer. Quelle que soit la

reconstitution que l'on en fasse, celle-ci ne sera jamais définitive : de ce monde immergé, telle une vaste planète, nous savons seulement ce que nous en voyons à travers quelques rares et heureuses découvertes. Quelques cailloux pour un océan entier. L'épisode le plus important est survenu au début du xx^e siècle, à Burgess, dans les montagnes Rocheuses canadiennes, avant furent découvertes des roches sédimentaires regorgeant d'empreintes et de fossiles en tous genres. Des roches qui seraient ensuite creusées et étudiées pendant des décennies, jusqu'à nos jours, ce qui aura favorisé l'acquisition, l'intégration et la progression éclatante de nos connaissances : c'est de là que viennent les animaux que nous venons de décrire.

Mais au-delà de toutes les informations scientifiques disponibles, une chose est maintenant claire : au début du Paléozoïque, la vie éclate sous des formes et dans des variétés qui n'avaient encore jamais existé. Pendant quelques milliards d'années, seules des bactéries nageaient dans les mers, sans jamais être dérangées, ou à la rigueur quelques créatures simples au corps mou. Puis ce fut l'explosion : une évolution qui, à première vue, paraît presque chaotique, avec l'apparition d'un nombre sans cesse croissant de groupes de plus en plus spécialisés et un jeu de hasard constant avec la nature, riche d'expérimentations, certaines réussies, d'autres vouées à l'échec.

À partir de là, à travers les fossiles et les roches, nous suivons le cours d'une histoire sans cesse plus mouvementée. Des millions d'années s'écoulent et nous voyons diverses espèces de trilobites s'éteindre et laisser place à d'autres ; ainsi, nous pouvons reconnaître chaque animal, et en reconstituer les traces parmi les pierres et les sédiments. Et puis, de temps à autre, un événement plus grave survient, une extinction de masse. C'est arrivé plusieurs fois dans l'histoire de la Terre. La première dont nous ayons connaissance eut lieu il y a 500 millions d'années, à la fin du Cambrien, la période la plus ancienne parmi les subdivisions de l'ère Paléozoïque. Nous sommes incapables de préciser exactement pourquoi, peut-être s'agit-il d'un changement climatique, d'une variation du niveau des mers, mais ce que l'on voit dans la pierre, c'est la disparition progressive d'une grande partie des trilobites et de tant d'autres espèces. Et, comme cela se produira souvent, si cela ressemble à la fin, ce n'est en réalité que le commencement d'une longue et nouvelle histoire.

BRÈVE HISTOIRE DES FOSSILES

Coquillages imprimés dans la roche, ossements anciens, formes de poissons et de plantes primitives, nous savons tous plus ou moins de quoi il s'agit.

Histoire de la mer

<i>Histoires de l'Adriatique : marins, marchands, pêcheurs</i>	299
<i>Brève histoire du poulpe</i>	301
<i>Sabir : la lingua franca de la Méditerranée</i>	302
<i>La mer et la peur : pirates, razzias et esclaves</i>	304
<i>La bataille de Lépante</i>	307
<i>L'Amérique vue de Constantinople : les musulmans dans l'océan Atlantique</i>	309
<i>Le langage maritime et les temps nouveaux</i>	312
<i>L'océan et les navires : l'ère des galions</i>	315
<i>Figures de proue</i>	317
<i>L'invincible Armada</i>	318
<i>Le petit âge glaciaire</i>	322
<i>La mer et la colonisation de l'Atlantique</i>	322
<i>La carte de Mercator</i>	325
<i>L'essor des Pays-Bas : du hareng aux polders</i>	327
<i>Amsterdam</i>	330
<i>Hudson et le passage du Nord-Ouest</i>	331
<i>À qui appartient la mer ?</i>	334
<i>Caraïbes et ouragans</i>	335
<i>Les pirates des Caraïbes</i>	337
<i>Pièces de huit : l'argent des Espagnols</i>	342
<i>La guerre sur mer entre le XVII^e et le XVIII^e siècle</i>	343
<i>La traite des esclaves</i>	346
<i>Le triangle atlantique</i>	349
<i>La mer grande comme le monde : impérialisme et mondialisation</i>	350
<i>La dernière sortie des grands voiliers</i>	351
<i>Le kraken</i>	353
<i>Le Hollandais volant</i>	354
<i>Mazagão</i>	355
<i>L'aventure Pacifique et la recherche de la Terra australis</i>	358
<i>Le naufragé solitaire</i>	360
<i>La mer dans la littérature moderne et contemporaine</i>	363
<i>Peindre la mer</i>	365
<i>Guérir le scorbut</i>	368
<i>Calcul de la latitude et de la longitude : astrolabe, sextant et chronographe</i>	369
<i>Histoire du Kl</i>	371
<i>Les voyages de James Cook</i>	372
<i>Les requins</i>	380
<i>Histoires de Polynésie : rois, requins et tatouages</i>	382
<i>Les déportés de Botany Bay : la naissance de L'Australie européenne</i>	385
<i>L'Australie et la Grande Barrière de corail</i>	387
<i>La mutinerie du Bounty</i>	389
<i>Rapa Nui</i>	392

PARTIE VI. LA POSSESSION DE LA MER

<i>Le catalogue de la vie : la mer ordonnée et expliquée</i>	399
<i>Le dernier défi de la mer : le grand cycle des explorations</i>	401

Table des matières

<i>La mer de glace</i>	403
<i>Phoques et ours polaires</i>	405
<i>Inuit</i>	406
<i>Terreur sur la glace : le dernier défi au passage du Nord-Ouest</i>	409
<i>Baleines</i>	414
<i>La mer comme frontière et défi à la nature : Moby Dick</i>	417
<i>Le voyage du Challenger et l'aube de l'océanographie</i>	419
<i>Le temps des bateaux à vapeur : services postaux et stratégies militaires</i>	420
<i>Les drapeaux de signalisation</i>	423
<i>Brève histoire des phares</i>	424
<i>Le canal de Suez</i>	425
<i>Le canal de Panama</i>	429
<i>La grande accélération : fuseaux horaires et signaux radio</i>	431
<i>L'époque des vapeurs à hélice et des premiers paquebots</i>	433
<i>L'océan et les grandes migrations</i>	435
<i>Titanic</i>	439
<i>Les navires de guerre et la Première Guerre mondiale</i>	443
<i>Histoire des sous-marins et des sous-marins</i>	445
<i>La Seconde Guerre mondiale</i>	448
<i>Les conteneurs</i>	451
PARTIE VII. LA MER REDÉCOUVERTE	
<i>La fin de l'inconnu : l'océanographie et l'exploration des profondeurs</i>	455
<i>Les derniers mystères de la mer : le mythe de l'Atlantide</i>	457
<i>Petite histoire de la guerre froide : le triangle des Bermudes</i>	460
<i>La mer en musique</i>	462
<i>L'invention de la Méditerranée</i>	465
<i>La redécouverte des traditions : Colapesce et Il Guarracino</i>	467
<i>L'invention des vacances à la mer</i>	468
<i>La mer peinte</i>	472
<i>Yachts et voile : la mer comme sport et tourisme</i>	474
<i>La mer et les migrants</i>	476
PARTIE VIII. LA MER MENACÉE	
<i>Dominer la mer aujourd'hui</i>	481
<i>La mer en danger</i>	485
<i>La mer exploitée</i>	487
<i>Canards et courants</i>	488
<i>La mer polluée</i>	489
<i>Au bout du monde</i>	491
<i>À la fin du voyage</i>	493